



Atelier Internet

Avril 2024

Raconter une histoire autour du mot « patience »

Patience et longueur de temps...

Il y a peu, un dimanche, Monique et moi sommes allés visiter quelqu'un de proche, hospitalisé dans un immense établissement de la région parisienne – un CHU réputé, à juste titre d'ailleurs.

Nous pénétrons sous l'immense porche dont l'origine remonte à l'époque de Louis XIV. Un vigile au sourire éclatant sur un visage chocolat s'intéresse à mon sac à dos et nous nous dirigeons vers le bureau d'accueil afin de connaître le bâtiment et le service que nous devons rechercher. C'est le weekend et, surprise, le bureau est fermé. Alors, retour vers le vigile. Il ne peut répondre à notre demande mais nous conseille gentiment de tenter de nous informer à la porte 80 du bâtiment principal.

La spécialité du lieu est la neurologie. Il faut avoir les nerfs solides car c'est un vrai désert. Pas âme qui vive et pas le moindre bruit, que ce soit au rez-de-chaussée ou dans les étages. Évidemment, s'il n'y a pas de malade, on ne peut rencontrer de soignant.

Nous ne perdons pas encore patience et retournons dans la galerie. Nous tentons notre chance à une autre porte au hasard, la 83. Le hall d'entrée et l'escalier sont désespérément vides. Alors nous empruntons un long couloir en étage et sommes attirés par des bruits lointains de conversation. Il s'agit de trois soignantes en pause pour leur repas de midi à qui nous exposons nos difficultés. Aimablement et patiemment, elles nous expliquent que nous devons nous rendre au bâtiment des urgences où nous serons renseignés.

— Pour ça, c'est très simple. Vous retournez d'où vous venez et prenez l'ascenseur jusqu'au deuxième sous-sol. Et puis vous longez le couloir jusqu'au bout.

— Merci mesdames.

Nous voilà partis, enfin rassurés. Mais ce deuxième sous-sol nous surprend : ce n'est qu'un long couloir inquiétant qui n'en finit pas mais qui, nous l'apprendrons par la suite, permet de rejoindre les multiples bâtiments sans avoir à passer par l'extérieur. Pratique pour les brancardiers une fois qu'ils ont mémorisé le plan complexe de l'ensemble. Ici aussi c'est un désert angoissant. L'éclairage est réduit au minimum, des vestiges de faux plafond effondrés stagnent au sol, des plaques de peinture pendent lamentablement. En l'absence de panneaux et de portes, nous sommes contraints de continuer notre longue marche. Nous avons le sentiment





que nous ne sortirons jamais de ce dédale et la longueur du temps nous fait perdre patience. Le couloir se contente de se diriger indéfiniment vers la droite puis vers la gauche.

Après de trop longues minutes sans rencontrer la moindre présence humaine, nous apercevons enfin, au loin, des panneaux. Ils indiquent : « Urgences », et nous aboutissons à l'air libre. Au travers d'une large baie vitrée, nous distinguons un guichet vers lequel nous nous dirigeons. Après quelques minutes d'attente, la préposée nous communique la marche à suivre pour trouver la personne recherchée :

— Rien de plus simple, elle est en court séjour, chambre 1.

Vous voyez l'ambulance ? De l'autre côté vous suivez les panneaux « Secteur Broca UHCS » – CS comme court séjour – et vous longez le couloir jusqu'à la porte munie d'un interphone. Nous voilà repartis, un peu excédés. Notre patience a des limites que nous souhaitons ne pas atteindre.

C'est un couloir bien éclairé, avec les panneaux que nous devons surveiller et de nombreux autres que nous devons ignorer. Là aussi, on prend à droite puis à gauche jusqu'à ce qu'on bute sur une large porte fermée et interdite au public. Alors, demi-tour à la recherche d'indices qui permettraient à notre mémoire émoussée de retrouver notre chemin.

Et, juste avant que notre patience ne nous abandonne, nous découvrons soudain une porte avec un interphone doté de touches, de flèches et d'un petit écran. Nous avons eu raison d'être tenaces, d'insister, de ne pas renoncer.

Il nous reste, tout de même à pénétrer dans le service. Je joue alors avec le clavier. Miracle, la porte s'ouvre et, sans la moindre difficulté, nous atteignons la chambre numéro 1.

Là, une infirmière nous apprend que la patiente a changé de service. Je tente de ne pas réagir à ce mot, car notre patience, comme la patiente, s'est envolée.

Mais elle nous rassure : « Vous trouverez facilement ! »

Alain Lecourt

À propos de ce texte, les ateliécourriéristes ont écrit :

– Merci pour ce titre, qui rend hommage à Jean de la Fontaine. Étiez-vous rats prisonniers d'un cloaque hospitalier, prêts à rugir comme lion et lionne ? Le mot « patient » mérite bien cette double illustration : il faut l'être, patient, quand on se confronte aux services publics français... et il faut éviter de l'être, patient, compte tenu de l'état du système de santé ! Tu as raison, sous la plupart des hôpitaux publics français anciens, il existe des galeries pour les réseaux (eau potable, eaux usées, électricité, oxygène, chauffage, climatisation...) et ces galeries servent de raccourcis au personnel qui, d'ailleurs, parfois, malgré la poussière et les toiles d'araignées, s'affranchit de l'asepsie et propage les infections nosocomiales de cette manière. Le lecteur partage forcément la montée en puissance de votre impatience dans ce labyrinthe et la chute de ton texte, même amusante, donne une image crédible, assez terrible, de l'accueil dans un service public.

– Comme le titre est bien trouvé ! Je n'imaginai pas qu'il puisse exister des hôpitaux aussi compliqués. Celui-ci a l'air d'être un vrai dédale, et j'admire la patience qui vous a permis de circuler dans ce labyrinthe sans vous décourager pour aller voir la personne hospitalisée pour laquelle vous étiez venus. J'avoue que votre mésaventure m'a fait sourire au lieu de susciter ma compassion. Mais ça, c'est le fait du conteur, qui sait si bien mettre de l'autodérision dans son aventure ! Merci pour ce bon moment de lecture.

– J’ai bien aimé la chute ! Ah, la joie des hôpitaux et de leurs dédales de couloirs qui se ressemblent tous ! Qui n’a pas vécu cette expérience de recherche désespérée lorsque l’on rend visite à une connaissance ? Ici, en Belgique, toutes les cliniques font usage d’un logo unique additionné d’un chiffre pour se rendre à n’importe quel endroit de l’établissement. Il s’agit de « route... ». On vous renseigne sur son numéro et il suffit de suivre. Pratique, mais pas toujours efficace.

– Le dimanche, l’hôpital est en effet un désert, et s’il rend fou les visiteurs, les malades eux aussi s’y sentent bien seuls, j’ai eu l’occasion de le constater ces temps derniers. Là j’avoue qu’il y avait largement de quoi perdre patience. Toutes ces pérégrinations pour ne pas trouver trace de la malade, c’est extravagant.

– On pourrait rattacher ton récit aux deux thèmes proposés ce mois-ci. D’un côté la patience extrême dont vous avez eu à faire preuve lors de cette visite et de l’autre la découverte des sous-sols de l’hôpital qui pouvaient donner l’impression d’un lieu abandonné. C’est quand même curieux qu’il n’y ait pas eu davantage de signalisation et que vous n’ayez pas rencontré plus de monde. Quoiqu’à y bien réfléchir, c’est vrai que l’on est souvent perdu au milieu de tous ces pavillons qui composent les anciens hôpitaux parisiens. J’espère toutefois que vous êtes parvenus à rencontrer la personne que vous visitiez, et que depuis elle a retrouvé la santé.

– Un grand bravo, Alain, pour ta patience ainsi que pour celle de ton épouse. Et puis pour ton texte qui ne devrait peut-être pas être drôle mais qui est kafkaïen. Tu nous livres là un cheminement digne d’une démarche d’urbex. Exploration urbaine d’un lieu en général utilisé uniquement par le personnel habilité, alors, bien sûr, un dimanche ! Ma fille travaille aux urgences dans le tout nouvel hôpital universitaire de Dijon et elle « voyage » dans ces couloirs souterrains en vélo. Alors, vous, à pied... Ce qui est triste dans ton récit, c’est la description que tu nous fais de la décrépitude de certains lieux, tels les vieux hôpitaux, bien malades. Encore un beau récit pour carnet de voyage !

– Au début de ma lecture, j’ai pensé que le thème choisi était celui de l’urbex : lieux déserts, peu accueillants, longs couloirs sombres et tortueux... bref, un ancien hôpital désaffecté dont on aurait simplement oublié de prévenir le vigile planté à l’entrée qu’il devait cesser définitivement son service. Un *escape game* à l’hôpital, dirait probablement mon fils qui raffole de ce genre de jeu de piste. Mais la suite du récit allait vite me détromper, proposant au fil des lignes une déclinaison studieuse et appuyée de ce que sont la patience et la temporalité. Et donc le thème de la transhumance, associée à une infinie patience. Heureusement tout est bien qui finit bien dans cet hôpital, puisqu’il s’agissait d’une simple visite et non pas d’une urgence ! Mais bon sang, que les patients portent bien leur nom !

– Effectivement, même moi qui suis très patient, sauf quand le docteur me dit « calme-toi ! calme-toi ! », je crois que j’aurais fini, dans ce dédale, par perdre ma patience. Mais bon, finalement vous avez trouvé facilement 😊. Un beau récit pour un périple pénible quand même.

– Les joies du milieu hospitalier. Ou plutôt, une critique bien justifiée. On te suit pas à pas dans tout ce dédale de couloirs. Effectivement, si vous ne l’aviez pas encore, cette fois, c’est sûr, vous connaissez la patience ! Tu joues avec les deux sujets car si le thème principal est la patience, ce circuit mouvementé dans un hôpital qui semble désert ressemblerait bien à un urbex. Un bon humour final. Comme quoi, parfois, il vaut mieux prendre les choses avec légèreté.